

Catherine chez les psys
Généalogie d'un crime de Raul Ruiz

Marco de Blois

Number 90, Winter 1998

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/23733ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

de Blois, M. (1998). Review of [Catherine chez les psys / *Généalogie d'un crime de Raul Ruiz*]. *24 images*, (90), 47–47.



Catherine Deneuve et Melvil Poupaud.

CATHERINE CHEZ LES PSYS

PAR MARCO DE BLOIS

Raul Ruiz poursuit avec entrain une œuvre qui a su au fil des ans se rapprocher d'un public sans cesse conquis. C'est que le Chilien ne manque pas d'humour, et *Généalogies d'un crime* en est un bon exemple.

Cette fois-ci, le réalisateur saura étonner ses admirateurs par ce film d'apparence homogène qui affiche un certain classicisme et appartient à un genre précis et bien codé, celui du thriller psychanalytique (dont le référent absolu serait *Vertigo*). Pourtant, *Généalogies d'un crime* n'est pas tant une fiction classique que la manifestation d'une maîtrise dans la manipulation d'un genre. Le spectateur peu au fait de la filmographie ruizienne s'efforcera de prendre au sérieux le drame que va vivre Catherine Deneuve mais il ne tardera pas à perdre pied en ayant l'impression confuse que la réalité lui échappe, ne sachant comment réagir face à ces péripiéties abracadabrantes qui s'enfilent sur un ton pince-sans-rire.

C'est dans une vraisemblance psychologique décalée qui confine parfois au burlesque et au non-sens que le Ruiz nouveau s'impose donc au regard (ou s'y dérobe). À ce sujet, saluons Deneuve qui joue sur son image pour répondre aux impératifs ruiziens. Sa présence constitue en effet ici un trompe-l'œil qui ajoute à l'aspect ludique du long

métrage, car en la retrouvant en amorce du récit, le spectateur s'attend à pénétrer un monde de conventions classiques baignant dans une mer d'émotions et de Chanel n° 5, Ruiz ayant besoin de ce simulacre «d'authenticité» pour que le film fonctionne. L'actrice joue selon la tradition psychologique en tentant d'intérioriser les émotions de son personnage d'avocate, mais on peut difficilement s'émouvoir de son drame, puisqu'elle avoue dès les premières minutes du film qu'elle est réputée pour avoir perdu tous ses procès. Si tous les personnages créés par Ruiz ont un mystère, celui de Deneuve est d'être incapable d'en cultiver un. Transparente, elle ne peut ramener les faits à son avantage, comme pourrait le faire un avocat de renom. Incapable de mentir, donc vulnérable, elle n'a aucune chance de succès. Elle est une construction paradoxale, une forme d'oxymoron. Lewis Carroll n'est pas bien loin; quant à Ruiz, c'est bien lui qu'on reconnaît.

La pauvre Catherine entreprend une enquête qui l'amène dans le monde inquiétant de la psychanalyse et ses psys. D'abord, Ruiz s'amuse ici avec un plaisir communicatif à dépendre d'un trait caricatural vif et fort la pratique de la psychanalyse, s'en prenant au savoir quand il s'aurole de fatuité. Deux sociétés de psychanalystes aux

théories divergentes, gouvernées par des gourous snobs dont la renommée n'a d'égale que la sottise et qui s'engueulent à coups de concepts abscons (fabuleux Michel Piccoli et Andrzej Seweryn), s'arrachent leurs clients, et c'est dans cette guerre de tranchées qu'aboutit Catherine. La scène la plus drôle en même temps que la plus sauvage dans son sarcasme montre le suicide collectif des membres de la société présidée par Piccoli, un suicide par ingestion de poison évoquant celui des sectes ayant défrayé la chronique dernièrement. Voilà un rappel qui permet au cinéaste de souligner avec humour (noir) la tragédie intellectuelle et humaine que représente l'embrigadement dans les dogmes. On le sait, Ruiz refuse de se laisser enfermer dans une pensée ou une esthétique, jonglant avec les idées, les concepts et les références avec autant d'aisance que d'amusement.

Si ce périple au pays des psys psychopathes passe par de grands détours comiques, il répond aussi, mine de rien, aux préoccupations du cinéaste — et l'on reconnaît ici l'encyclopédiste intellectuel qu'est Ruiz. *Généalogies d'un crime* s'articule autour d'une opposition entre raisonnement psychanalytique et légalisme judiciaire qui donne l'impression d'être instructive mais vous laisse dans le trouble savoureux de ne pas avoir compris grand-chose. Tout en optant pour un cadre classique et un récit relativement linéaire, Ruiz installe une série de coïncidences déroutantes (notamment, Deneuve joue aussi le rôle de la tante d'un jeune meurtrier, et son personnage d'avocate en serait la réincarnation) et ajoute à l'énigme une référence insistante à un vieux conte chinois dont le film semble l'adaptation. C'est la mise en réseau de tous ces éléments qui fait fonctionner l'ensemble.

L'une des interprétations que l'on peut faire du titre, c'est que les histoires sont éternelles, s'enchaînant au fil des âges en formant un grand arbre généalogique. Voilà qui décrit avec une certaine justesse l'art de Ruiz, qui aime faire des greffes narratives sur des récits en forme de troncs pour créer des espèces qu'il renouvelle à l'infini. ■

GÉNÉALOGIES D'UN CRIME

France 1997. Ré.: Raul Ruiz. Scé.: Ruiz et Pascal Bonitzer. Ph.: Stephan Ivanov. Mont.: Valeria Sarmiento. Mus.: Jorge Arriagada. Int.: Catherine Deneuve, Michel Piccoli, Melvil Poupaud, Andrzej Seweryn, Bernadette Lafont. 113 minutes. Couleur.